

# MADemoiselle DE KERVEN

## DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

Tancrede se retourna vivement et tendit la main à celui qui venait de parler ainsi, jeune homme de son âge et de sa taille, comme lui bon gentilhomme, et comme lui portant l'uniforme d'officier de marine.

Ce jeune homme, le vicomte Raoul du Tremblay, avait navigué à bord du même bâtiment que Tancrede, à l'époque où tous les deux débutaient dans la marine royale.

— Que fais-tu au Havre, vicomte ? lui demanda M. de Najac après une chaude embrassade.

— Je suis en congé et j'attends que mon heureuse étoile m'envoie un compagnon de voyage disposé à faire route avec moi d'ici à Nantes où se trouve ma famille... Veux-tu être ce compagnon ?

— Ah ! par exemple, mon cher vicomte, répliqua Tancrede, le bon Dieu t'a placé visiblement sur mon chemin ! Tu vas me rendre un immense service !...

— Tant mieux ! Si tu me donnes l'occasion de t'être agréable, c'est moi qui resterais ton obligé...

En quelques mots, Tancrede mit son ami au courant de ce qu'il était indispensable de lui apprendre pour pouvoir réclamer son aide, et lui demanda de se charger de Quirino et de le piloter jusqu'à Saint-Nazaire, ce à quoi le vicomte consentit avec le plus gracieux empressement.

Une demi-heure après, Raoul du Tremblay et l'Indien, installés dans une carriole louée à frais communs, couraient au plus rapide galop de deux chevaux de poste sur la route de Bretagne, tandis que Tancrede regagnait son côtre.

Il avait été convenu entre le Français et l'Indien que ce dernier ne perdrait plus Carmen de vue, ne fût-ce qu'un instant, une fois qu'il l'aurait retrouvée, et que dans le cas où il se verrait forcé de quitter Saint-Nazaire à la suite de la gitane, il laisserait à l'hôtel des *Armes de Bretagne* une lettre portant l'adresse de Tancrede, lettre qui permettrait à celui-ci de le rejoindre en lui indiquant la direction dans laquelle il s'éloignait.

Nous avons vu le vicomte et Quirino arriver au milieu de la nuit à l'auberge de la poste, à Savenay, où Carmen, prévenue par Moralès, les attendait comme la panthère attend sa proie.

Nous savons de quelle façon la gitane, reconnaissant Quirino et trompée par le costume de l'officier de marine, à peine entrevu dans une demi-obscurité, avait pris ce dernier pour M. de Najac.

Nous connaissons enfin dans tous ses moindres détails le piège infernal tendu par le frère et la sœur, et nous avons assisté au drame effroyable du *Val aux Fées*.

Voici de quelle façon Quirino avait échappé, miraculeusement en quelque sorte, à une mort qui semblait certaine. Au moment où l'équipage, entraîné par sa force d'impulsion irrésistible, bondissait dans le vide, l'Indien, au lieu de tomber sur les rochers et de s'y broyer comme son malheureux compagnon, comme le postillon et les chevaux, l'Indien, disons-nous, avait été lancé quelques pas plus loin, dans le lit profond où le torrent roulait ses eaux écumantes.

Etourdi d'abord et paralysé par sa terrible chute, Quirino s'était bien vite ranimé, et comprenant l'imminence du péril, il avait lutté contre les flots tumultueux qui l'entraînaient, et d'une minute à l'autre pouvait le briser contre des masses granitiques aux arêtes saillantes. Nageur expérimenté et vigoureux, trouvant d'ailleurs des points d'appui dans les longues branches flexibles qui venaient effleurer de leurs panaches verts la surface des bouillons, il était parvenu à gagner la rive. Là, couché sur la mousse et les lichens, il avait attendu le retour de ses forces épuisées.

Au bout d'un temps très court, l'Indien, avec cette prodigieuse finesse d'ouïe particulière à ceux dont la vie s'est écoulée tout entière dans les solitudes des forêts, entendit un faible murmure de voix qui ne se confondait point avec les tapages du torrent.

Ces voix étaient celles de Carmen et de Moralès.

Défiant comme un vrai sauvage qui se dit que l'homme est le plus terrible ennemi de l'homme, Quirino se demanda sur le champ si la catastrophe dont il avait failli devenir l'une des victimes n'était point le produit d'un crime audacieux, au lieu d'être le résultat d'un accident incompréhensible.

Ce qu'un Indien suppose ou devine, il faut qu'il l'éclaircisse sans retard. Quirino, ranimé par quelques minutes de repos, se mit à ramper avec des ondulations de serpent sur les blocs de rochers formant les parois de l'abîme ; il atteignit ainsi la lisière du bois de chêne qui couvrait la colline et dominait le chemin creux. Une fois dans ce bois, il se glissa lentement et sans bruit d'arbre en arbre, retenant son haleine, effleurant à peine d'un pied silencieux la mousse et les cailloux. Bientôt il ne se trouva plus qu'à dix pas de Carmen et de Moralès. Il les reconnut malgré les ténèbres et malgré le déguisement de la gitane, et il entendit des paroles qui lui prouvèrent jusqu'à l'évidence qu'en soupçonnant un crime il ne s'était pas trompé.

Le premier mouvement de l'Indien fut de s'élaner sur le frère et la sœur et de faire justice, à l'instant même, des deux assassins. Mais la

réflexion l'arrêta. Il n'avait pas d'armes, et de vagues reflets métalliques indiquaient la présence des pistolets placés à la ceinture de Moralès et à celle de Carmen. Quirino se dit que les attaquer dans ces conditions de complète inégalité deviendrait un acte de démenche.

Il s'abrita donc derrière le tronc noueux d'un vieux chêne et il continua à écouter. L'ex-baladine et le gitano ne parlaient que de loin en loin, mais ce qu'ils disaient suffit pour mettre l'Indien au courant de leurs projets. Ils allaient dès les premières lueurs de l'aube, reprendre le chemin de Saint-Nazaire où les appelait la vengeance inassouvie de Carmen.

En effet, aussitôt que les clartés pâles du matin eurent permis à la fausse Annunziata de jeter un regard dans l'abîme peuplé de cadavres, elle remonta à cheval et s'éloigna avec Moralès.

Désormais sûr de les retrouver, et ne voulant pas s'exposer à être vu par eux en plein jour et sans déguisement, Quirino ne les suivit pas. Il avait conservé, malgré sa chute, la ceinture pleine d'or qui se bouclait autour de ses reins. Il quitta le chemin frayé et s'enfonça dans la campagne, en ayant soin de laisser tomber, de distance en distance derrière lui, des touffes de verdure arrachées aux genêts et aux ajoncs, afin d'être certain de retrouver sa route. Il atteignit une métairie où il se fit servir du pain bis et du lait frais, et où il acheta un costume complet de paysan pour remplacer son vêtement en lambeaux et encore humides.

La veste bretonne et la culotte flottante, les lourds souliers carrés à boucles de cuivre, et surtout l'immense chapeau de feutre noir aux ailes rabattues sur le visage, opérèrent dans l'apparence de l'Indien une si complète transformation, qu'il aurait pu affronter les yeux perçants de Carmen et les regards soupçonneux de Moralès, sans craindre d'être reconnu.

Il attendit cependant l'approche du crépuscule pour quitter la métairie, et la nuit était depuis longtemps descendue du ciel lorsqu'il fit son entrée à Saint-Nazaire. Il franchit résolument le seuil de l'hôtellerie des *Armes de Bretagne* et il s'installa dans le coin le plus sombre de la grande salle, en face d'un souper frugal, en ayant soin d'enfoncer plus que jamais sur ses yeux son chapeau aux larges ailes.

Nous savons ce qui se passait en ce moment à la ferme de Dinorah, où le gitane faisait couler des larmes et du sang.

Dix heures sonnèrent. Maître Lehuédé venait de renvoyer les derniers buveurs. Quirino, à qui son costume de paysan interdisait le luxe d'une chambre, se préparait à chercher le sommeil dans l'écurie, sur une litière de paille fraîche, lorsqu'arriva le cortège sinistre des agents et des soldats portant sur un brancard improvisé le corps sanglant d'Olivier. Carmen accompagnait sa victime.

L'Indien assista inaperçu aux tristes scènes qui se succédèrent cette nuit-là dans l'hôtellerie et que nos lecteurs connaissent déjà.

Le lendemain, appuyé sur le parapet de la jetée, il vit partir les deux barques qui emmenaient à Nantes, l'une Carmen, Moralès et Olivier, l'autre Dinorah et Jocelyne.

Il se fit indiquer le nom de l'une des plus infimes hôtelleries de la ville des Ducs, et il traça sur une feuille de papier ces quelques mots :

« Je suis à Nantes. Viens m'y chercher à l'auberge des *Mariniers de la Loire*. »

Il plia en forme de lettre ce papier qui reçut pour toute suscription le nom de *Tancrede de Najac*, et après avoir confié à maître Lehuédé cette épître concise, il partit pour Nantes à son tour.

Une fois là et installé dans l'auberge, ou plutôt dans le bourge honoré du patronage des mariniers de la Loire, Quirino prit des informations, et comme toute la ville s'occupait de l'étrange procès que le présidial allait bientôt avoir à juger, il ne lui fut pas difficile de connaître les moindres détails de l'accusation qui pesait sur Olivier.

L'Indien, en apprenant ces détails, frémissait d'indignation. Malgré son ignorance absolue des lois françaises, il comprenait bien que le malheureux Olivier ne pouvait être coupable du crime à lui imputé, puisque Carmen, mariée elle-même à un homme encore vivant, n'était devenue sa femme qu'à l'aide d'un faux nom et d'une audacieuse substitution de personne. Donc, la première union étant nulle, il devenait matériellement impossible que le second mariage constituât une bigamie.

En revanche, Quirino sentait son cœur battre de joie à la pensée des splendides et éclatantes repressailles que Tancrede et lui tireraient de la gitane qu'ils allaient démasquer au moment précis où le succès de ses roueries diaboliques lui semblerait le mieux assuré, et qu'ils livreraient, ainsi que Moralès, à la justice prête à leur demander un terrible compte de l'assassinat du *Val aux Fées*...

Aussi, Dieu sait avec quelle impatience il attendait M. de Najac dont la présence lui permettrait de savourer la vengeance, ce suprême bonheur des dieux et des Indiens !

Mais M. de Najac n'arrivait pas, et Quirino, sans tenir compte des lois immuables du temps et de la distance, s'étonnait et s'irritait de son retard.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis la translation d'Olivier dans les prisons de Nantes. Déjà le public connaissait le jour prochain où le présidial jugerait l'accusé. Quirino maudissait avec une énergie toujours croissante l'impuissance à laquelle le condamnait l'absence de Tancrede.

Plus d'une fois il avait eu la pensée d'aller droit au lieutenant criminel et de lui faire des révélations complètes ; mais, au dernier moment, il s'était senti faiblir. Voudrait-on le croire ? l'écouterait-on seulement ? se demandait-il. Et d'ailleurs, en quelle qualité se poser comme accusateur ? Sur quelles preuves appuyer ses accusations ? En outre, les formes inconnues de la justice l'effrayaient...

Dévoré d'impatience et d'anxiété, il loua une barque et se fit conduire à Saint-Nazaire. Naturellement, maître Lehuédé n'avait point vu M. de Najac.